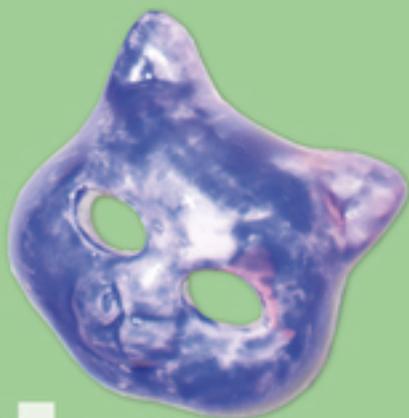


H. MAJRI

**Ordre et  
Désordre  
dans l'oeuvre  
romanesque  
de Luigi  
Pirandello**



PETER LANG

## Introduction

Luigi Pirandello reste essentiellement dans l'histoire de la littérature européenne comme un dramaturge. Plus connu pour ses pièces de théâtre que pour ses poésies, ses essais, ses romans ou ses nouvelles, Pirandello n'en est pas moins l'un des plus importants et des plus grands écrivains de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et du début du XX<sup>e</sup>. Dès l'âge de vingt-quatre ans, il se consacre à sa vocation littéraire et s'installe à Rome où il se liera d'amitié avec son contemporain Luigi Capuana qui le poussera vers le récit, sous formes de romans et de nouvelles. Il sera également en contact avec des intellectuels siciliens avec qui il collaborera à l'écriture de revues et de journaux. Soutenu par ses contemporains, tels que D'Annunzio, Verga et bien d'autres, Pirandello représente les inquiétudes et les angoisses des hommes de son siècle. Il révèle ainsi la lassitude, la démission de l'individu, ainsi que la crise d'identité qui le réduit à être tout à la fois « un, personne et cent mille ».

Le travail et l'analyse entrepris concerneront principalement les romans de Pirandello. Ses romans, en tout et pour tout au nombre de sept, – dans l'ordre chronologique de publication : *L'esclusa* (1901), *Il turno* (1902), *Il fu Mattia Pascal* (1904) *Suo Marito* (1911), *I vecchi e i giovani*, (1913) *I Quaderni di Serafino Gubbio operatore* (1915) et *Uno, nessuno e centomila* (1925) – développent plus ou moins toujours les mêmes thèmes que ceux que l'on trouve dans les pièces de théâtre et les nouvelles. Ils mettent en scène des situations et des personnages tout à la fois communs et étranges, qui incarnent les drames et les incohérences de la condition humaine. Ces romans peuvent être considérés comme des nouvelles plus longues à l'intérieur desquelles Pirandello part d'un fait pour réfléchir à la raison même de ce fait. Dominique Budor écrira d'ailleurs :

Car, découvrant pour le roman une vocation différente de celle que la tradition lui avait assignée – la description aussi vraisemblable que possible d'événements assimilables à ceux de la vie réelle et mettant en action des personnages porteurs de la « philosophie » de l'auteur –, Pirandello définit un nouveau projet romanesque : le

roman intègre dans sa sphère narrative son propre processus réflexif et par la même dévoile la vision du monde de celui qui l'a produit<sup>1</sup>.

D'où l'origine autobiographique de certains thèmes fondamentaux de son œuvre, tels la société ou la famille, la tradition du passé ou l'histoire et la modernité. Le narrateur et le dramaturge qu'il est, montrera que toute chose humaine peut être drôle en apparence et triste en profondeur, et que le relativisme peut être un moyen de survie. Ajoutons que la Sicile, qui est son pays natal, reste une référence constante dans ces œuvres. Dans ses romans, le lecteur est confronté à une interrogation sur la vie, l'individu ainsi que la société, la vie étant définie comme « un séjour involontaire sur la terre ». Tout cela ne serait pas très original si on ne trouvait pas – poussé à ses extrêmes conséquences – le thème du « moi » multiple, présent dans la plupart de ses romans, qu'il s'agisse de *Suo Marito*, *Il Fu Mattia Pascal* (*Feu Mattia Pascal*), *I Quaderni di Serafino Gubbio operatore* (*Les cahiers de Serafino Gubbio opérateur*) ou encore *Uno, nessuno e centomila* (*Un, personne et cent mille*). Par ailleurs, notre auteur fait ressortir dans ses œuvres un conflit entre la vie, qui est un flux continu, et la forme, c'est-à-dire les conventions sociales qui nous figent dans une image, un masque, entravant ainsi la compréhension profonde entre les hommes, d'où l'incommunicabilité caractéristique de la Modernité.

Dans une lettre écrite en 1927 et adressée à Benjamin Crémieux<sup>2</sup>, son premier traducteur, au moment de la parution de « Vieille Sicile », par la *Nouvelle Revue Française*, il écrit: « Vous désirez quelques notes biographiques sur moi et je me trouve extrêmement embarrassé pour vous les fournir ; cela, mon cher ami, pour la simple raison que j'ai oublié de vivre, oublié au point de ne pouvoir rien dire, mais exactement rien, sur ma vie, si ce n'est peut-être que je ne la vis pas, mais que je l'écris. De sorte que si vous voulez savoir quelque chose de moi, je pourrais vous répondre : Attendez un peu, mon cher Crémieux, que je pose la question à mes personnages. Peut-être seront-ils en mesure de me donner à moi-même

---

1 Dominique Budor, « La "FIN" ou le retour au réel du monde ... "Liola" », in *Lectures Pirandelliennes*, éditions F. Paillart, Abbeville, 1978, p. 32.

2 Benjamin Crémieux est un de ceux qui le révèlent au public parisien en faisant jouer ses plus importantes pièces et en les traduisant, aidé par sa femme Marie-Anne Comène.

quelques informations à mon sujet. Mais il n'y a pas grand-chose à attendre d'eux. Ce sont presque tous des gens insociables, qui n'ont eu que peu ou point à se louer de la vie<sup>3</sup> ».

Le « drame » que Pirandello révèle dans ses œuvres est dans la manière qu'ont les personnages « de se voir vivre », c'est-à-dire qu'ils sont représentés comme s'ils sortaient d'eux-mêmes pour s'observer de l'extérieur, comme s'ils étaient « autres » et pour voir le contraste entre la réalité et le masque que chaque individu porte pour vivre en société. Par conséquent, selon Pirandello, le monde est fondé sur un contraste entre la vie, qui est en continuel mouvement et changement, et la forme, qui est une sorte de corsetage social, de loi extérieure qui arrête et fixe le flux vital. C'est ainsi que l'homme est prisonnier de cette forme, de ces schémas sociaux dans lesquels il se renferme par lui-même ou à cause de la société. C'est pourquoi nous verrons comment Pirandello fait vivre ses personnages dans une « prison » que leur imposent les autres, la société leur infligeant un rôle dont ils ne peuvent pas sortir, d'où le dualisme de vie et de forme à l'œuvre dans chaque roman.

Dans la société pirandellienne la seule manière d'éviter l'isolement est le port du masque. Quand un personnage cherche à s'en libérer en se comportant différemment de ses habitudes, il est très vite mis à l'écart, allant jusqu'à provoquer le rire ou l'incompréhension des autres. Cette mise à l'écart lui confèrera le statut d'élément perturbateur, ne pouvant faire partie d'un groupe tel que la société, ne trouvant plus sa place d'origine au milieu des conventions et des schémas sociaux. C'est pourquoi nous tenterons d'explicitier comment, à travers le contexte social, les mœurs siciliennes et les liens familiaux de son époque, Pirandello a conçu ses romans et ses personnages. Mais aussi de quelle manière, pour lui, la société donne un rôle à tenir à travers le regard et le jugement de « l'autre » et comment chacun s'identifie ou refuse ce rôle. Enfin, pourquoi et comment la société tient une importance considérable dans la formation de la personnalité et de l'identité des personnages pirandelliens.

Cette société dont Pirandello nous parle est également cette société qui aurait poussé notre écrivain sicilien à épouser une femme par convenue. Selon Andrea Camilleri, son mariage aurait été un mariage arrangé.

---

3 In *Introduction à Pirandello*, Pirandello Luigi, *Vieille Sicile*, Paris, éditions Sociales, 1958, p. 7-8.

En acceptant cette décision, Pirandello se serait plié aux conventions sociales de son temps, comme le font ses propres personnages de roman, et aurait accepté de porter d'une certaine manière un masque. Il épouse donc Antonietta qui lui apportera une bonne dot. En 1903, la famille de Pirandello et celle de sa femme se retrouvent ruinées. La souffrière dans laquelle son père avait investi son propre argent ainsi que la dot de sa belle-fille est détruite par un éboulement. Luigi se retrouve non seulement pauvre mais également avec une femme malade. En effet, à la nouvelle de la ruine, cette dernière fut atteinte de parésie dont elle ne se remettra que six mois plus tard et d'une altération mentale dont elle ne se remettra plus. Elle imaginera alors des liaisons à son mari, lui rendant ainsi la vie impossible.

Cela nous conduit également à envisager le rôle de la famille dans la société sicilienne de l'époque. Pirandello, dans ses romans, montre la façon dont les liens familiaux et sociaux interagissent entre eux. Il est à noter, à ce sujet que, dans la famille, le besoin d'intégration n'est pas nécessaire puisque chacun dès la naissance est à sa place respective, alors qu'au sein de la société, l'intégration se fait en fonction de l'individu, de ses traits de caractère et de sa fonction.

Par conséquent, nous tenterons de montrer comment la famille et ses valeurs peuvent être à la fois une sorte de « cocon » pour les personnages pirandelliens mais aussi une prison, un endroit clos et étouffant. La famille étant, de manière générale, l'institution qui a connu les bouleversements les plus profonds, l'image et le rôle de ses différents membres ont été brouillés et l'autorité morale de la famille en a été ébranlée. Pirandello met donc l'accent sur les contradictions et les névroses qui surgissent au sein d'une société patriarcale confrontée à des mutations qui, bien qu'encore balbutiantes, ébranlent un équilibre ancestral. Cet intérêt pour la famille révèle une attention plus profonde portée à ce que l'on pourrait appeler l'« involontaire » associé au hasard. En effet, on naît par hasard et on est jeté dans un monde (famille, nom, société, lieu géographique) que l'on n'a pas choisi. Notre involontaire séjour sur terre est donc le fruit d'une série de hasards que nous ne maîtrisons pas. L'écrivain, en revanche, peut choisir et créer de toutes pièces l'identité de ses personnages. Et Pirandello – dans ses constructions romanesques et narratives – va se référer à des mémoires qui s'entremêlent : mémoire familiale, mémoire historique, mémoire « vécue » ou mémoire filtrée par des strates de souvenirs. Tout cela est censé construire une identité individuelle et collective, mais avec Pirandello les choses sont plus complexes. Rien ne se laisse appréhender

de façon univoque, l'identité moins encore que toute autre chose. C'est pourquoi tout ce qui relève d'un ordre est immédiatement mis, dans l'œuvre de Pirandello, à l'épreuve du désordre. Cette dialectique ordre-désordre semble particulièrement pertinente pour rendre compte de la Modernité et de l'apparent progrès qui l'accompagne. Le cinéma qui semble en être l'expression la plus heureuse met à nu la dépersonnalisation et la réification de l'humain.

Pirandello n'hésite pas à faire dire à ses personnages, tel que Serafino Gubbio, à quel point le cinéma est une fiction qui chosifie et commercialise la vie et la nature. Refuse-t-il cette nouvelle ère qui valorise la machine ? Nous verrons comment Pirandello nous montre à travers le mutisme de l'opérateur que la mécanisation a tué la vie. Et il semble, de toute façon, qu'il soit devenu impossible de faire la distinction entre la réalité et la fiction. Or, la fiction n'est pas attachée uniquement aux personnages de films. En effet, chacun des personnages pirandelliens voit sa propre réalité selon ses propres idées et ses propres sentiments, selon une optique différente de celle des autres. Entre réalité et apparence, nous verrons qu'il y a deux dimensions distinctes. Celle de la réalité objective, qui est extérieure aux individus et celle de la réalité subjective, qui est avant tout la vision personnelle qui appartient à l'individu et à l'instant qu'il est en train de vivre. Nous évoquerons les différents aspects philosophiques introduits dans les romans pirandelliens, tel que le concept d'humorisme ou du sentiment du contraire cher à notre écrivain. Nous tenterons également d'expliquer de quelle façon la folie permet aux personnages de Pirandello, en refusant d'appartenir au monde, de se découvrir eux-mêmes, et de cette manière de se découvrir de multiples personnalités, toutes différentes les unes des autres, pour se distinguer des autres, mais avec le résultat de vivre dans un univers complètement séparé.

Nous tenterons enfin d'expliquer comment entre hasard, destin, conscience autocritique ou inconscience, les personnages pirandelliens se retrouvent plongés dans un monde chaotique. Un monde où, dès que les questions existentielles apparaissent, tout semble s'écrouler. Nous essayerons d'analyser ce que représente le chaos pirandellien et de quelle manière ses personnages le vivent. Qu'est-ce que le chaos si ce n'est une violence à la fois terrible et naturelle de laquelle devrait sortir finalement l'ordre, la beauté et la vie ? Cela nous renvoie au mythe d'Hésiode. Mais le chaos auquel sont confrontés les personnages de Pirandello est une force

destructrice où il est difficile de démêler réalité et fiction, vérités et mensonges, certitudes et faux-semblants. Le personnage pirandellien est alors anéanti et prend conscience que sa vie est artificielle. Entre ordre et désordre, en un processus infini, sans cesse renouvelé.

C'est pourquoi, dans cette configuration si particulière, il n'est pas étonnant de rencontrer quelques contemporains de notre auteur, dont Alfred Binet, Freud, Schopenhauer, Italo Svevo pour ne citer que quelques noms attachés à la question de la personnalité, de la souffrance, et de l'ennui, du double et de la folie, toutes questions au cœur de la problématique et de l'écriture de Pirandello.